

PATERSON ET LA CRÉATION

Benoît BRIDET

On dit de certains vins qu'ils se caractérisent par une belle longueur en bouche, de même il arrive qu'une oeuvre, livre, film, tableau, musique, reste durablement dans notre mémoire et chemine en notre compagnie. - Georges Mounin dans son étude sur l'oeuvre de René Char parle joliment de « lecture vécue »¹. C'est le cas, du moins pour nous, du film de Jim Jarmush intitulé « Paterson ».

L'action du film - si l'on peut dire tant est remarquable, salutaire, sa lenteur - se déroule sur une semaine. Du lundi au dimanche. Une semaine ordinaire et cruciale de la vie de Paterson. De quoi est-il question ?

Le mot grec *poiesis* en son sens plein et original signifie création. Dans *Le Banquet*, Diotime dit à Socrate : « Tu sais que le mot poésie représente bien des choses. En général on appelle poésie la cause qui fait passer quelque chose du non-être à l'existence de sorte que les créations dans tous les arts sont des poésies, et que les artisans qui les font sont tous des poètes. »²

Au cours du film, le poète – au sens restreint cette fois-ci - Paterson doit traverser une crise à l'occasion de laquelle il devra engager un questionnement sur le parachèvement et la complétude de son propre procès de création.



Dans le film on voit le poète doublement au travail : travail classique d'activité salariée pour subvenir aux besoins du foyer et travail de la création poétique. Il va devoir amender la vision qu'il a de sa propre action créatrice, vision devenue obsolète ou insuffisante car mise à mal par les dents - ou les crocs - du réel. Un nouveau Paterson vient au monde à l'issue du film. Cette genèse sans majuscule comme il se doit dure sept jours.

Paterson (Adam Driver) est un jeune homme qui habite la ville de Paterson aux Etats-Unis dans le New Jersey, dont le métier est chauffeur de bus et qui vit en couple.

Le travail rythme sa vie. La journée commence tôt, à 6h15. Elle s'achève invariablement le soir après le repas par une sortie en ville pour promener le chien en passant toujours par le même bar.

Cet emploi du temps n'aurait rien d'extraordinaire s'il n'était scandé deux ou trois fois par jours par des séances d'écriture. Le personnage principal écrit des poèmes. Il écrit notamment avant de prendre son service, assis au volant de son bus arrêté, des

mots qui ne sortent pas de l'ordinaire, qui n'essaient pas de le faire, qui s'associent calmes et déterminés, tendus vers l'évocation de l'objet choisi. L'ensemble parvient à une synthèse cohérente, rime du texte et de l'homme, rime interne, on ne peut plus.

Sur sa table de chevet, il y a une photo du poète en uniforme militaire avec des médailles. On devine une vie passée plus mouvementée et plus glorieuse, engagée dans une forme d'action radicalement différente. Quant à sa nouvelle condition sociale, nettement plus humble, elle est visiblement vécue sans sentiment de déclassement, sans amertume, ce qui nous laisse penser qu'il s'agit pour Paterson d'un choix de vie.

On pense à Raymond Carver « poète, romancier et essayiste »³ - l'ordre, surprenant, de ces trois termes avait été choisi par lui-même en guise d'épithète – et concomitamment veilleur de nuit ou standardiste.

Une autre chose marquante chez Paterson c'est son extrême attention à l'égard des autres et du réel en général. Il montre pour un collègue, un enfant, ou tout autre personne une merveilleuse capacité d'écoute et de bienveillance. Il se tient à l'écart des objets ou des pratiques qui l'éloigneraient de l'existence, qui le priveraient du contact direct du cosmos. Il se réveille seul au petit matin sans l'assistance d'un réveil, il se déplace toujours à pieds, il n'a pas de téléphone portable.

Après sa journée de travail, Paterson retrouve sa ravissante compagne (Golshifteh Farahani). C'est l'heure du bilan de leur journée respective. Lui, n'est pas très loquace. Elle : a-t-il écrit aujourd'hui ? Elle lui relate les chemins qu'a emprunté sa propre créativité, et ils sont nombreux ! Lui se montre encourageant, aimant et doux.

Un jour, en rentrant du travail, Paterson rencontre une jeune fille occupée à écrire. Ils parlent librement. Elle propose de lui lire un de ses poèmes. Elle s'excuse : ses vers ne riment pas. Paterson lui dit qu'ils contiennent des rimes internes. Assonance, allitération, ou plus loin accointance, résonance dans les mots d'une âme, intériorité dépassant tous les trésors formels ou bien se plaçant sur un tout autre plan. Celui du son juste.

Il y a donc, la frénésie créatrice tous azimuts de sa compagne. Que nous dit-elle ? Décoratrice d'intérieur, créatrice de mode, de pâtisseries. Elle fait feu de tout bois, ne sait quelle orientation donner à sa pulsion créatrice. Elle est pour reprendre l'image de Arthur Schopenhauer⁴ comme un enfant dans une fête foraine, attirée par toutes les lumières, tous les jeux, toutes les sucreries. Elle ne semble pas être en mesure de choisir, d'opter. Choisir c'est se fermer des portes, refuser des possibles, limiter de soi son vouloir en le mettant en rapport à son pouvoir, un pouvoir non fantasmé mais pesé, ou tant soit peu objectivé. Choisir un chemin, c'est renoncer à beaucoup d'autres.

Quand elle rêve d'enfanter, elle rêve de jumeaux. Elle revient à la pluralité de la création et tourne le dos au caractère singulier et concentré qui fait son sens. Concentration qui va de pair selon Schopenhauer avec un « caractère acquis »⁵.

Un jour, elle veut devenir chanteuse de country. Elle rêve de devenir célèbre. Ce qu'elle veut vraiment, c'est moins trouver la forme d'art appropriée à sa sensibilité qu'avoir du succès. Elle cherche une rime externe, la résonance pour elle-même de sa création chez l'autre, un accord, une reconnaissance d'elle par le monde. Elle pose la question de la place de l'autre que le créateur dans la création. Mais en la plaçant au rang de préoccupation première, elle la pose mal. Elle ne la met pas à la bonne place.

Tout le contraire de Paterson qui vit sa poésie, confie ses poèmes à l'anonymat de son carnet intime. Entier dans la création, il ne se pose pas la question de la socialisation de ses poèmes.

Son amie l'incite à reproduire son carnet afin de faire connaître son contenu. Devant le peu d'empressement de Paterson elle lui fait promettre de le faire ce week-end même. Elle lui dit que ses poèmes ne sont pas uniquement à lui et pour elle mais aussi pour le monde. Il sourit. Il promet. C'est d'accord, ce week-end il reproduira son carnet. Mais il ne semble accepter cette idée que pour lui faire plaisir. Le questionnement de Paterson sur le sujet a-t-il réellement commencé ou n'est-il que celui de sa compagne – exemple au passage d'une clairvoyance sur l'autre doublée d'un aveuglement sur soi.

Mais le samedi soir, alors qu'ils sont au cinéma, le chien met en pièce le précieux carnet. Son amie est bouleversée. Lui, hébété, risque : « ce n'étaient que des mots ».

Paterson qui ne savait pas pour qui il écrivait se trouve contraint de se poser la question. Il écrivait, point. Il doit jauger la nature de la perte. D'abord, ai-je perdu quelque chose ? Suis-je seul à avoir perdu ? Qu'est-ce qu'être poète ? La socialisation ou transmission de l'oeuvre est elle nécessaire à l'accomplissement du procès créatif ? - Quelle valeur revêt-elle ? - Ou bien au contraire l'écriture est-elle la condition nécessaire et suffisante ?

Pendant le temps qui reste à cette semaine – la nuit du samedi au dimanche et la journée du dimanche – Paterson est un poète sans poèmes. Un poète sans oeuvre est-il encore un poète ? Pourquoi écrire ? Pourquoi créer ? Pour qui ?

L'attitude du créateur tourne le dos à l'illusion. Le poète n'a pas pour vocation d'embellir le réel, de tromper en enjolivant. Il refuse les fausses consolations. Il approuve ce que *Marcel Conche* appelle *la réduction homérique*⁶ : « Il n'y a plus que la vie, sans plus, dans son évidence de buter sur la mort. » La vie sans fard . Et la mort « qui tout achève » (Iliade). La création a valeur de réponse à la question : qu'est ce qui fait que la vie vaut d'être vécue ? Certes il y a bien d'autres réponses : le bonheur, la richesse, la croyance. Mais le poète choisit de faire un signe aux hommes présents et à venir. Devenir poète ou l'être pleinement, c'est sûrement comme dit *Marcel Conche* « devenir grec », cheminer dans la splendeur homérique.

Le poète est comparable à Hector : « Je n'entends pas mourir sans lutte ni sans gloire (*kléos*), ni sans quelque haut fait dont le récit parviendra aux hommes à venir. » Iliade. 22.

Restent signalés par *Marcel Conche* deux grands risques. Celui de parler pour personne – n'est pas Homère qui veut ! - Et puis il y a le risque, inédit dans l'histoire de l'humanité, que « l'avenir ne dure pas longtemps »⁷. Mais quel autre choix permet de regarder la mort en face ?

Notons encore que le poète, plus largement le créateur s'inscrit dans le monde donc dans *l'agon*. Car le monde est par nature agonistique. Mais sa manière de lutter au monde est différente : laisser des signes. Il lutte et redouble de créativité pour faire sens, pour un autre, ailleurs ou plus tard, par delà la fugitivité du monde.

Au cours de la dernière scène du film, un inconnu aborde Paterson alors qu'il se recueille devant une cascade, toujours visiblement en plein doute. C'est un poète japonais en pèlerinage littéraire sur les traces de poètes américains renommés natifs de la ville de Paterson. Il s'adresse à Paterson : « êtes-vous aussi poète ? » Non, je suis juste un chauffeur de bus. Quoi qu'il en dise le poète japonais voit en lui un autre poète, il le reconnaît poète, il lui offre un carnet d'écriture. Le procès de la création peut reprendre. Mais sur de nouvelles bases, amplifiées.

L'irruption, l'intrusion d'un pair qui tend la main, envoie un signe à Paterson, déclenche pour celui-ci la sortie de la crise. Paterson est poète. Sa fonction première et vitale est d'écrire, de travailler à la quintessence du langage.

Écrire, évoquer des moments, gestes, actes, sentiments, sensations, révolus, ce qui correspond à les recréer. C'est d'une évocation, d'une lutte contre l'oubli dont il s'agit.

Le poète est placé sous l'égide tutélaire de Mnèmosunè, Déesse de la mémoire et mère des Muses. Les Grecs, et surtout Hésiode et Homère rappellent le poète, le créateur à l'humilité : il est avant tout un écoutant du chant de la déesse et c'est déjà beaucoup. Il est celui qui prête l'oreille, qui n'est pas sourd au chant du monde, par delà le tumulte de l'insignifiant. « Chante, déesse, la colère d'Achille, le fils de Pélée. » (premier vers de l'Iliade). Le poète se fait interprète de Mnèmosunè en évoquant un pan du monde passé. Pour *J-P. Vernant*⁸ « cette évocation est comparable à celle qu'effectue pour les morts le rituel homérique de la venue au jour chez les vivants (*nekyia*), pour un bref moment, d'un défunt remonté du monde infernal ». Cela n'exclue pas un long apprentissage du poète, dans une confrérie d'aèdes à l'époque homérique, cela n'exclue pas le travail. Grâce à ces deux termes d'inspiration et de travail, le poète bénéficie d'une « présence directe au passé »⁹.

Le rapport du poète au temps est donc singulier. « Des époques révolues le poète a une expérience immédiate. Il connaît le passé parce qu'il a le pouvoir d'être présent au passé »¹⁰. *J-P. Vernant*.
« Se souvenir, savoir, voir, autant de termes qui s'équivalent »¹¹. *J-P. Vernant*.

Le poète se doit d'adresser, de transmettre son poème et cette transmission revêt une triple valeur.

D'une part transmettre son poème c'est pour lui s'en détacher le mettre à distance. Sinon il reste collé au créateur, enfermé en son sein, et le créateur est perpétuellement gros du même objet tout en refusant de lui donner le jour. Au contraire s'il s'en sépare, il lui est dès lors possible de passer à autre chose, une nouvelle création, un nouveau projet qui déblocuera le temps en s'inscrivant lui-même dans une filiation, une histoire de ses créations. Il est bienheureux celui dont les pensées sont dirigées vers sa création pourtant vouée à devenir extérieure à lui-même !

Transmettre son poème rend d'autre part indispensable le travail, la reprise du premier jet, cette parole semble-t-il donnée au poète - par qui ? Les Muses, sa muse, l'inspiration, la fantaisie freudienne¹², la documentation, la réflexion, la rencontre... - et où s'arrêterait l'écriture trop confiante d'elle-même puisque sans visée esthétique, une parole de soi pour soi à unique ambition thérapeutique. Créer c'est donc en ce sens accepter d'aller au charbon et d'effectuer le travail de l'écriture après avoir recueilli dans l'éther, l'éclair lumineux de la parole donnée.

En outre, transmettre son poème c'est se doter d'une existence complète, se créer soi dans la mémoire des autres. Le poète comme chacun passera, « telle la race des feuilles, telle celle des hommes » (Iliade), mais son poème le garde présent. Homère chante Achille aux pieds légers et ce héros qui a choisi la vie brève et glorieuse contre le bonheur au foyer, du même coup gagne son pari, grâce à Homère, grâce à son poème.

Le patron du bar où Paterson a ses habitudes, a installé derrière le comptoir un mur de photos des créateurs natifs de la ville. Il ne les oublie pas. La cité ne les oublie pas, elle les célèbre encore, même modestement. L'esprit de la cité est aussi fondé sur ses créateurs, musiciens, écrivains, poètes. On comprend l'identité entre le nom du héros de l'histoire et le nom de la ville. Créer c'est s'inscrire dans une filiation, une communauté de morts et de vivants ; c'est trouver quelqu'un hors soi qui se souvienne, s'adresser à cette mémoire.

Certes, le poète épique chantait la geste des héros et des dieux. Mais est-ce bien différent aujourd'hui ? Le poète moderne ne célèbre-t-il plus Eros, Charis, Aïdôs, Eris, Hubris, par l'exemple, le singulier (l'exemple est la chose même selon Freud) définit-il autre chose que la singulière condition de mortel. Certains poèmes sont la nourriture même dont nous avons besoin.

Notes

1. Mounin Georges, Avez-vous lu Char ?, Folio Essais, 1989
2. Platon, Le Banquet, traduction Emile Chambry, 1964, p. 66
3. Carver Raymond, Poésie, quatrième de couverture, éditions Points, 2016
4. Schopenhauer Arthur, L'art d'être heureux, Règle de vie n°3, Points Essais, 2013, p. 34
5. *Ibid*, p. 32-33
6. Conche Marcel, Analyse de l'amour et autres sujets, Devenir grec, Biblio Essais Le livre de poche, 2011, p. 129
7. Conche Marcel, *Ibid*
8. Conche Marcel, Analyse de l'amour et autres sujets, Devenir grec, Biblio Essais Le livre de poche, 2011, p. 131,
9. Conche Marcel, *Ibid*
10. Vernant Jean-Pierre, Mythe et pensée chez les grecs, La Petite Collection Maspéro, 1974, p. 87
11. *Ibid*, p. 83
12. Freud Sigmund, L'inquiétante étrangeté et autres essais, Le créateur littéraire et la fantaisie, Folio Essais, 1985, p. 29 à 46.